

d'Haussonville, dont elles resteront, pour parler franc, le titre littéraire le plus solide. Mais il s'agissait, dans son cas, d'une autre *valeur* que M. Scribe, de l'un des plus français de nos écrivains modernes, d'Alexandre Dumas fils. Si l'Académie règle uniquement sa conduite sur des libertés de salon, oublieuse de sa dignité, comme il était dit tout à l'heure, on ne se privera plus de lui attribuer quelques-uns des scandales littéraires dont s'est amusée la galerie, ces derniers temps.

Personne, par exemple, n'a ignoré, lors de la discussion des prix annuels, en juin, quelle opposition avaient trouvée, au sein même de l'Académie, de très justes enthousiasmes — et en très grande majorité, — pour la récompense à donner à Mistral, considéré comme une de nos gloires françaises. On avait pu, craindre, à ce moment-là, que le grand provençal, sur de nombreuses instances, n'ambitionnât les palmes vertes. Comme s'il lui importait de briguer un fauteuil à Paris, quand il possède un trône d'or en Provence !

Mais railler aussi hautement qu'il l'a été fait depuis, par deux ou trois membres de l'Académie, un usage consacré par le couronnement de Jasmin, puis de *Mireille*, lorsque d'abord un rapport aussi franchement élogieux que celui de Legouvé sur Mistral, a trouvé un retentissement et une acclamation universelle; lorsque enfin, un témoignage d'admiration unanime est adressé au poète comme cet *album* des félibres de Paris où les plus grands noms français ont tenu à s'inscrire en des pages qui resteront, — cela est indigne d'une société qui devrait être la première du pays et du monde.

Je sais bien que l'Académie française ne saurait exclure de ses délibérations la discussion et la critique. Mais, au moment où on cherche à la confondre, il va de sa dignité de garder les traditions.

J'ai donc voulu constater seulement, une dernière fois, quelle inutilité peut devenir l'Académie, par sa faute.

PADLMARIÉTON.

LES DIEUX INCONNUS. — Poèmes, par FRANCIS MELVIL. — Un vol. in-18, Jésus. Paris, A. Ghio, éditeur 1884.

Il y a dans ce volume de vers autre chose que des mots et des rimes : il y a des pensées. Ces poèmes, corps robustes où circule la sève de la vie, une âme les anime. Est-ce à dire qu'il faut, même au point de vue de la forme, les louer sans réserve ? J'aurais la complaisance de le dire, que le bon sens de leur auteur s'en trouverait offusqué. Le vers de M. Francis Melvil est large, bien cadencé, sonore ; il rappelle la manière de Victor Hugo, dans la *Légende des siècles*, et celle de Leconte de Lisle : mais je trouve que par moments l'épithète, toute imagée, toute pleine de couleur qu'elle soit, y est prodiguée outre mesure et frise la cheville.

Quant aux idées exprimées par le poète, c'est un domaine où il est souverain, et où il ne m'appartient pas d'entrer. Qu'il me soit permis pourtant de regretter la tournure franchement matérialiste de quelques-unes d'entre elles comme par exemple dans ces vers qui terminent la pièce intitulée : *A Marie* :

O science, ô pensée, ô dons Irois fois maudits,
Bonheurs illimités des vagues paradis,